

Istanbul, 1860-1914: Perceptions of Empire, Experiences of the Metropole through the Writings of Aḥmad Fāris al Shidyāq, Muḥammad Rashīd Ridā, and Jirjī Zaydān (Ilham Khuri-Makdisi) ; 8. *Evading Athens: Versions of Post-Imperial, National Greek Landscape around 1830* (Constanze Güthenke) ; 9. *Translation as Geographical Relocation: Nineteenth-Century Greek Adaptations of Molière in the Ottoman Empire* (Anna Stavrakopoulou) ; 10. In “Third Space”: *Between Crete and Egypt in Rhea Galanaki’s The Life of Ismail Ferik Pasha* (Yota Batsaki) ; 11. *The Discursive Mapping of Sectarianism in Iraq: The Sunni Triangle in the Pages of The New York Times* (Sahar Bazzaz).
Monique MUND-DOPCHIE

Patrick GAUTIER DALCHÉ (dir.), *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge. Contributions de Christiane Deluz, Patrick Gautier Dalché, Nathalie Bouloux, Emmanuelle Vagnon, Christine Gadrat, Paul Fermon et Armelle Querrien*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol., 710 p., 29 fig. et planches (L’ATELIER DU MÉDIÉVISTE, 13). Prix : 65 €. ISBN 978-2-503-54753-4.

Le titre de ce treizième volume publié dans la collection « L’Atelier du Médiéviste » précise d’emblée la perspective dans laquelle se situe le nouveau livre. Patrick Gautier Dalché et ses co-auteurs n’entendent pas nous informer sur la géographie médiévale, parce que celle-ci ne constitue pas encore une discipline autonome au Moyen Âge et ne correspond pas à la définition moderne de la géographie, explicitement ou implicitement utilisée comme base de comparaison. Ils consacrent leur manuel aux représentations de l’espace (textuelles et imagées) véhiculées entre le V^e siècle et le XV^e siècle, dont ils analysent les évolutions liées aux différents contextes culturels qui se sont succédé ; s’ils continuent à employer les termes « géographie » et « cartographie », c’est uniquement en tant que commodités de langage. L’introduction générale, due à Patrick Gautier Dalché, commence par expliciter le choix de l’intitulé en donnant un aperçu bref et fondamental de l’historiographie du domaine ; elle précise ensuite les buts et le plan poursuivis ; elle fournit enfin une courte liste d’ouvrages généraux et de sites Internet qui permettent une première initiation à l’étude des réflexions médiévales sur l’espace géographique. Cet exposé permet à l’éminent chercheur de dénoncer une fois de plus, avec la vigueur qu’on lui connaît, les préjugés qui influencent régulièrement les analyses consacrées aux savoirs médiévaux en général et à ceux qui sont envisagés ici. Le premier *a priori* épinglé est issu de l’idéologie des Lumières, qui, à cause de l’exaltation des progrès de la raison et de l’accent mis sur le développement des connaissances, entraîne la dépréciation d’une géographie soi-disant handicapée par des croyances naïves et une théologie envahissante ; le second provient de généralisations abusives, inspirées par l’histoire des mentalités et par les travaux sur l’imaginaire, qui font souvent surgir de façon réductrice un Moyen Âge porté au fabuleux et privilégiant un héritage livresque au détriment de l’expérience. La première partie du manuel, rédigée par Christiane Deluz, synthétise en les contextualisant les informations fournies par les documents qui, dans l’Occident latin, établissent une nomenclature des lieux, décrivent le monde à la manière d’un miroir – la terre ne pouvant être dissociée du cosmos – et tentent d’expliquer les phénomènes les plus frappants d’ordre climatique, hydrographique et orographique. Le corpus sur

lequel se fonde ce panorama recouvre un millénaire pour lequel il a fallu déterminer de façon quelque peu arbitraire un début et un terme. Les jalons retenus s'imposent par leur richesse symbolique : au commencement, il y a, au V^e siècle, la rédaction des *Histoires contre les païens* d'Orose, élaborant une représentation multiséculaire de la terre, à la fin il y a, en 1492, la découverte du Nouveau Monde modifiant progressivement et radicalement « l'image du monde » médiévale. L'analyse d'un corpus étendu, rassemblant des cosmographies et images du monde, des répertoires toponymiques, des ouvrages de géographie régionale, des traités de philosophie naturelle, des encyclopédies, des ouvrages historiques, des schémas et des cartes, entraîne une autre démarche de l'auteur, elle aussi arbitraire mais pédagogiquement indispensable, à savoir la périodisation des mille ans envisagés. Christiane Deluz distingue de la sorte : (1) le temps des *auctoritates*, s'inscrivant dans la continuité de l'Antiquité tardive et construisant les bases du savoir géographique entre le V^e siècle et la fin du XI^e siècle ; (2) le temps des questionnements suscités par l'arrivée de traductions de textes grecs et arabes au début du XII^e siècle ; (3) le temps des voyageurs, inauguré par l'ouverture des routes d'Asie au milieu du XIII^e siècle et marqué par une connaissance élargie du monde ; (4) le temps des humanistes du XV^e siècle, qui interrogent de façon nouvelle les textes antiques retrouvés dans leur intégralité et bénéficient simultanément de renseignements originaux apportés par l'entreprise de circumnavigation de l'Afrique. La deuxième partie rassemble 110 documents souvent inédits ou peu connus, qui illustrent différents aspects des représentations médiévales de l'espace. Sont ainsi abordés : la place de la terre dans le cosmos et l'influence exercée par les cieux sur celle-ci (chapitre 1 : Patrick Gautier Dalché) ; la représentation des espaces terrestres et de leur habitabilité (chapitre 2 : Nathalie Bouloux) ; la représentation des espaces maritimes et l'étude des cartes marines (chapitre 3 : Emmanuelle Vagnon) ; le voyage en tant que vecteur d'informations et d'images à propos d'espaces proches et lointains (chapitre 4 : Christine Gadrat-Ouerfelli) ; l'établissement et l'utilité des cartes à grande échelle (chapitre 5 : Paul Fermon) ; les techniques et pratiques de la mesure du sol (chapitre 6 : Armelle Querrien). Les six chapitres adoptent un canevas semblable. Chaque auteur introduit le thème abordé en décrivant le contexte dans lequel les documents sont produits, les défis et les enjeux dont ceux-ci témoignent et auxquels ils apportent éventuellement une réponse ; viennent ensuite les extraits regroupés selon des affinités définies préalablement : chaque document est publié dans la version originale dont la source est précisée, puis traduit et accompagné d'un commentaire qui fournit des informations précieuses sur l'identité de l'auteur, sur le milieu intellectuel dans lequel celui-ci travaille et sur les significations patentes et/ou sous-jacentes du texte sélectionné. On trouve également des illustrations qui, tantôt éclairent le contenu des textes dont elles constituent le complément, tantôt reproduisent l'objet même de l'étude quand il s'agit de cartes marines ou terrestres. Le volume comporte enfin un index bibliographique, contenant les titres abrégés de la littérature secondaire avec un renvoi aux pages où figurent les descriptions bibliographiques complètes, une liste des 110 documents étudiés et une liste des figures et planches. L'ouvrage est remarquablement conçu et exécuté. On ne peut qu'admirer la logique de sa structure, la précision et la qualité de ses synthèses et analyses, ainsi que la richesse et la variété des textes retenus pour former une anthologie dans laquelle chercheurs, enseignants et étudiants trouveront matière à butiner. Il répond assurément

ment aux attentes des médiévistes auquel il est prioritairement destiné. Mais on recommandera également sa lecture aux philologues classiques et aux historiens de l'Antiquité. Car la géographie antique est présente dans toutes les périodes envisagées par Christiane Deluz et dans l'anthologie, où elle constitue un point de référence autour duquel s'organisent l'étude et la réinterprétation d'un héritage et l'intégration plus ou moins aisée de savoirs issus de l'expérience. En outre, les réflexions sur les préjugés épistémologiques et interprétatifs sont également valables pour les études de textes anciens. C'est pourquoi on souhaite à ce livre porté par une belle équipe un succès qu'il mérite amplement.

Monique MUND-DOPCHIE

Philippe BORGEAUD & Doralice FABIANO (Ed.), *Perception et construction du divin dans l'Antiquité*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 358 p., 60 fig. (RECHERCHES ET RENCONTRES, 31). Prix : 49,58 €. ISBN 978-2-600-01644-5.

Les articles de ce volume furent présentés lors du colloque *Perception des dieux, émotions, maîtrise rituelle : corps divins, corps humains* qui eut lieu du 24 au 26 mars 2011 à l'Université de Genève, dans le cadre des programmes de recherche *FIGVRA*, *La représentation du divin dans les mondes grec et romain* et *Myth and Rite as a Cultural Expression of Emotions*. Les différentes contributions présentées par les éditeurs dans l'introduction, s'intéressent aux façons dont la présence divine pouvait être perçue à travers les sens ou ressentie, aux manières de favoriser une telle proximité avec le divin et aux bénéfices que les individus et les communautés pouvaient en tirer. Une première partie est consacrée au rapport entre les dieux et leurs représentations figurées. Anne Dubourdieu s'intéresse à deux façons de voir les dieux à Rome, d'une part grâce à leurs apparitions pendant le sommeil ou la veille, afin de communiquer ou d'interagir avec les mortels, et d'autre part à travers leurs représentations statuariques. Dans les deux cas, le vocabulaire indique que ce n'est pas le dieu lui-même qui est vu, mais une image du dieu, ce dernier étant alors à la fois absent et présent. C'est justement parce que les statues sont des représentantes de la divinité que leur enlèvement par l'ennemi en contexte de guerre peut être assimilé à un deuil et déclenche des réactions violentes, comme le montre l'article de Corinne Bonnet et Adeline Grand-Clément qui traite en particulier de deux exemples siciliens. Après leur *godnapping*, les statues peuvent constituer le centre d'un culte chez les Barbares : tout se passe en effet comme si c'était le dieu lui-même qui se déplaçait contre son gré. Mais la distinction entre le dieu et sa statue est bien visible sur un corpus de vases attiques et italiotes, où la divinité apparaît à côté de son effigie, notamment lors d'épisodes mythologiques. Hélène Collard montre que les deux figures sont complémentaires : dans la sphère des hommes, la statue se réfère à l'objet culturel, qui peut être au centre du récit ou qui peut servir à signifier la localisation de ce dernier dans un sanctuaire, tandis que, dans la sphère divine, les dieux assistent en personne à la scène et peuvent approuver ou condamner l'action dont ils sont témoins. Anne-Catherine Gillis présente un autre contexte dans lequel la représentation figurée sert d'intermédiaire entre la sphère divine et la sphère terrestre : il s'agit des représentations, dans des ateliers de métallurgie et de céramique, d'Héphaïstos et de personnages aux traits grotesques dont l'iconographie rappelle celle de « démons » mythiques associés en